

Document Citation

Title	La città delle donne
Author(s)	
Source	<i>Gaumont</i>
Date	
Type	press kit
Language	French English
Pagination	
No. of Pages	6
Subjects	Fellini, Federico (1920-1993), Rimini, Emilia-Romagna, Italy Mastroianni, Marcello (1924-1996), Fontana Liri, Italy
Film Subjects	La città delle donne (City of women), Fellini, Federico, 1980

1 CITY OF WOMEN

LA CITTÀ DELLE DONNE

FEDERICO FELLINI

hors-concours/out of competition



MARCELLO MASTROIANNI

Né à Fontana Liri, en 1924, Mastroianni a entrepris très jeune son activité dramatique, en jouant dans de petites compagnies d'amateurs, d'abord, puis dans la Compagnie du Centre Théâtral Universitaire de Rome, pour passer, enfin, dans la troupe de Nino Besozzi. Avec elle, il a fait son véritable début, sur une des principales scènes romaines, dans «De l'importance d'être constant», d'Oscar Wilde.

En 1948, il entre dans la compagnie du Théâtre «Eliseo» de Rome, dirigée par Luchino Visconti, jouant dans «Rosalind» et «Troilus et Cressida» de Shakespeare, «Un tram appelé Désir», de Tennessee Williams, «Oreste», de Vittorio Alfieri.

Son véritable début à l'écran, après de petits rôles tenus en 1947 et en 1950, a lieu avec «Domenica d'agosto», mis en scène par Luciano Emmer (1950); il abandonne dès lors la scène, sauf une courte parenthèse en 1966, lorsqu'il interprète la comédie musicale «Ciao Rudi», de Giovannini et Garinei.

Pendant trente ans, Mastroianni n'arrête pas de tourner: il interprète plus de cent films, qu'il serait impossible d'énumérer ici. Rappelons: «La dolce vita» (1960) et «Fellini, Otto e mezzo» (1963), de Federico Fellini, puis «Il bell'Antonio» (1960) et «Su per le antiche scale» (1975), de Mauro Bolognini, «La notte» (1960), de Michelangelo Antonioni, «Divorzio all'italiana» (1961), de Pietro Germi, «Casanova 70» (1965), «I soliti ignoti» (1958) et «I compagni» (1963), de Mario Monicelli, «Ieri, oggi, domani» (1963) et «Matrimonio all'italiana» (1964), de Vittorio De Sica, «Cronaca familiare» (1962), de Valerio Zurlini, «La decima vittima» (1965), «L'assassino» (1961) et «Todo modo» (1976), d'Elio Petri, «Le notti bianche» (1957) et «Lo straniero» (d'après Camus) (1967), de Luchino Visconti, «Dramma della gelosia» (1969), «Una giornata particolare» (1977) et «La Terrazza» (1980) d'Ettore Scola, «Scipione, detto anche l'Africano» (1970), de Luigi Magni, «La cagna» (1972), «La grande abbuffata» (1973), «Non toccate la donna bianca» (1976) et «Ciao maschio» (1978), de Marco Ferreri, «Who?» (1973), de Roman Polanski, «Allonsanfan» (1974), de Paolo et Vittorio Taviani, «La donna della domenica» (1975), et «L'ingorgo» (1978) de Luigi Comencini.

A propos de son dernier film, Marcello Mastroianni dit: «Ils ont aussitôt parlé pour «La città delle donne» de polémique féministe. Mais Federico dans le film ne traite pas mal les féministes. Il les voit par les yeux d'un homme de son âge: il n'y a pas dedans un jugement, il raconte ses réactions. Et quelquefois Snaporaz, c'est-à-dire moi, observe tout ça avec une grande tendresse et une grande commotion».

LE SUJET

Le film raconte l'histoire d'un voyage entrepris par un homme mûr, Snaporaz, dans les dangereux méandres de la planète-femme, une planète à plusieurs dimensions. De ce voyage, accidenté mais riche de découvertes, deux sont les étapes fondamentales: le congrès féministe et l'univers de Katzone. Les féministes rencontrées par Snaporaz ne se présentent pas comme des individualités distinctes, mais comme une entité unique; au congrès on parle par des formules fixes, on marche selon des schémas conventionnels. L'ensemble est plus pathétique qu'agressif: le mâle en résulte brisé d'une façon enfantine, comme si l'on aurait déjà pris acte de l'achèvement d'une phase historique. Le portrait du féminisme qui en résulte est celui d'un monde qui fait déjà partie du passé mais qui accomplit un dernier désespéré effort de se définir comme une réalité actuelle. Snaporaz, avant de s'enfuir du congrès, y rôde curieux, découvrant une réalité 'différente' mais qui, dans le même temps, l'attire; l'oeil du metteur en scène raille avec bienveillance, en s'épargnant cependant tout verdict final. A moitié de son voyage Snaporaz rencontre Katzone, son ex-camarade.

Katzone est un enfant crû seulement dans la forme, un maniaque innocent. Il vit dans une grande villa qu'il a transformé dans un sanctuaire de l'Eros, bondé de reliques sexuelles et peuplé de femmes de belles formes et provocantes. Ces dernières, vrais symboles de la femme-object, ne pensent jamais car aussi les veut Katzone qui vit tout en fonction de sa puissance sexuelle. Au dehors de la villa il y a l'autre monde, le vrai qui change, duquel Katzone se défend en s'entourant de choses du passé: perles artificielles et feinte gaieté. Le metteur en scène, qui du féminisme a fait un portrait en peu ému, quand il s'arrête sur la côté en face, celui du mâle, touche beaucoup plus impitoyablement. A la fin du voyage, il semble que pour Snaporaz il n'y ait plus de sortie: tout va s'écrouler derrière lui. Il ne lui reste qu'en rire amèrement, en attendant des temps nouveaux.



THE STORY

The film tells the story of a voyage undertaken by a middle-aged man, Snaporaz, through the perilous meanders of the pluridimensional planet-woman.

There are two fundamental stages in this voyage, which is fraught with difficulties but also rich in discovery: the woman's liberation congress and the universe of Katzone.

The woman's lib. defenders, with whom Snaporaz meets, appear not individually, but as a single entity: during their congress they voice fixed formulas, and proceed with hackneyed patterns.

The general impression is more pathetic than aggressive: the male is dismantled in a puerile manner, as if it were a recognized fact that this historic phase has already run its course.

The portrait of feminism that emerges is that of a world that belongs already to the past, but which is nevertheless making a last, desperate attempt to appear contemporary. Before taking flight from the congress, Snaporaz wanders around within it, his curiosity aroused, discovering a "different" reality which somehow attracts him: the director's eye is benevolently ironical, refraining from any final verdict.

Half-way through his voyage Snaporaz meets Katzone, an old school companion. Katzone has grown out of childhood only in appearance, and is an innocent maniac, a disappointed mother's boy. He lives in a huge villa that he has transformed into a sanctuary of Eros, filled to overflowing with sexual reliquaries and inhabited by shapely and provocative women. The latter, true symbols of the woman-object, never stop to think, because this is the will of Katzone, who lives solely in function of his own sexual powers.

Another world lies outside the villa, a real world that is changing, from which Katzone defends himself by surrounding himself with vestiges of the past: fake pearls and fake gaiety.

The director, who has painted a rather emotional and pastiche portrait of feminism, now contemplates the other bank, the male side of life, and strikes out at it in a far more virulent manner. At the end of the voyage, it would appear that there is no escape for Snaporaz; all is crumbling behind him.

There is naught he can do but laugh ruefully, while waiting for new times to come.

MARCELLO MASTROIANNI

Born at Fontana Liri, in 1924, Mastroianni started his stage activity when very young, playing with small amateur companies at first, then with the Company of the Rome University, to play at last with Nino Besozzi's. It was his real debut in one of the most important theatres in Rome in «The Importance of Being Earnest» by Oscar Wilde. In 1948 he enters the Company of Eliseo Theatre in Rome, directed by Luchino Visconti, playing in «Rosalind» and «Troilus and Cressida» by Shakespeare, «A streetcar Named Desire» by Tennessee Williams, «Oreste» by Vittorio Alfieri. His debut as movie actor, after small rôles in 1947 and 1950, takes place in the film «Una domenica d'agosto» directed by Luciano Emmer (1950); since then, he leaves the stage, except a short parenthesis in 1966 when he plays the musical «Ciao Rudy» by Giovannini and Garinei. During thirty years, Marcello Mastroianni goes on playing: he worked in more than one hundred films, that it would be impossible to enumerate. We here remember «La dolce vita» (1960) and «Fellini, otto e mezzo» (1963) directed by Federico Fellini, then «Il bell'Antonio» (1960) and «Super le antiche scale» (1975) by Mauro Bolognini, «La notte» (1960) by Michelangelo Antonioni, «Divorzio all'italiana» (1961) by Pietro Germi, «Casanova 70» (1965), «I soliti ignoti» (1958) and «I compagni» (1963) by Mario Monicelli, «Ieri, oggi, domani» (1963) and «Matrimonio all'italiana» (1964) by Vittorio De Sica, «Cronaca familiare» (1962), by Valerio Zurlini, «La decima vittima» (1965), «L'assassino» (1961) and «Todo modo» (1976) by Elio Petri, «Le notti bianche» (1957) and «Lo straniero» (by Camus) (1967) directed by Luchino Visconti, «Dramma della gelosia» (1969), «Una giornata particolare» (1977) and «La terrazza» (1980) by Ettore Scola, «Scipione, detto anche l'Africano» (1970) by Luigi Magni, «La cagna» (1972), «La grande abbuffata» (1973), «Non toccate la donna bianca» (1976) and «Ciao maschio» (1978) by Marco Ferreri, «Who?» (1973) by Roman Polansky, «Allosanfan» (1974) by Paolo and Vittorio Taviani, «La donna della domenica» (1975) and «L'ingorgo» (1978) by Luigi Comencini. About his last film, Marcello Mastroianni says: «They immediately spoke of feminist polemics for «La città delle donne». But Federico does not ill-use the feminism. He sees it through the eyes of a man of his age: there is no judgement inside, he tells his reactions. And sometimes Snaporaz, that is me, observed all this with deep tenderness and emotion».



FEDERICO FELLINI

He was born at Rimini in Romagna, in 1920; after having finished his studies in his home-town, he started writing for a children Florentine weekly paper: «L'avventuroso». He was most successful at tales and sketches. Come to Rome, he made caricatures in the restaurants and drew for humorous papers «Marc' Aurelio» and ''420». He also wrote some satiric soliloquies (to be recorded) for Aldo Fabrizi with whom he travelled following a music-hall troupe. It was then that he met Giulietta Masina and created the characters of Cico and Pallina, heroes of comic-sentimental episodes to be broadcast (Pallina was Giulietta Masina). His partner became his wife in 1943. After the war, Fellini, who had to earn his life, opens a series of shops in Rome, where the allied soldiers can have their caricature made, to be kept as a souvenir or to be mailed home. Some time passes, then at last, it happens: he meets Roberto Rossellini who is trying to realize his film «Roma, città aperta». Rossellini asks him to cooperate with the scenario, and Fellini can show his talent for a field which he is very bound to, the neorealism. The partnership with Rossellini strengthens: Fellini is suddenly appointed assistant film director, still remaining however scenario-writer, for the films «Paisà» (1946), «Amore» (episode called «Il miracolo» - 1948), «Francesco Giullare di Dio (1949), «Europa '51» (1952). Besides, Fellini makes the dialogues of many films directed by Alberto Lattuada (Il delitto di Giovanni Episcopo» - 1947 - «Senza pietà» - 1948) and by Pietro Germi (In nome della legge» - 1948 - «Il cammino della speranza» - 1951 - «La città si difende» - 1951 - «Il bandito di Tacca di Lupo» - 1952). In 1951, Fellini signs his first film - with Alberto Lattuada yet -; it is «Luci del varietà» where Fellini's poetic world is born together with his tendency to autobiography, which is not meant as a quest of the past, but as a natural tendency. Obviously, Fellini will never consider the film as completely his own. In fact, when in 1963 he will call his last film by the number of works so far realized, the title of the film is «Otto e mezzo» (Eight and a Half). His very first film (and others will follow) results from his meeting with Tullio Pinelli and Ennio Flaiano: it is «Lo sceicco bianco» (1952), a satire upon strip-cartoons badly affecting simple people. Presented at the Venice Film Exhibition, the film is not remarked. Some years must pass before «Lo sceicco bianco» is rehabilitated, while in 1953 «I vitelloni» a «pattern of idler provincial middle-class feeding on chimeras» is awarded the International Prize in Venice: award that rather seems a reward. «Amore in città» also dates 1953. It is based on an idea of Zavattini and is directed by Antonioni, Maselli, Zavattini, Fellini (episode «L'agenzia

matrimoniale»), Lattuada, Lizzani and Risi. Through «La strada» (1954) - another International Prize in Venice, international recognitions and a charming «Oscar» - Fellini closely examined what he had sketched in «I vitelloni»: the discovery of a world where people live side by side without realizing everyone's loneliness. «Il bidone» (1958) a posteriori shows the same theme than «La strada», opposing two different worlds, where the first one is the best. The same theme is shown overturned in «Le notti di Cabiria» (1957), where individualistic condition is described through the portrait of a poor young woman. The year 1960 is marked by «La dolce vita», which confirms Fellini's word renown. In this large fresco, we find all what had been sketched in the preceding works: incommunicability, breaking up of consciences, a certain musticism, provincialism. In 1962, Fellini directs one of the episodes of «Boccaccio 70», called «Le tentazioni del dottor Antonio». The man, seen as a pivot round which a fading mankind turns, comes again in «Otto e mezzo» (1963) - Oscar and Grand Prix in Moscow - a kind of spiritual and sorrowful calvary, through which the hero attains a final lightning, where reality becomes quiet and joyful. After «Giulietta degli spiriti» (1965) that provokes contradictory reviews, Fellini does not make anything for three years. He shoots again in 1968 one of the episodes of «Tre passi nel delirio» called «Toby Dammit». In 1969 he directs «Satyricon», that he call a film with no images but ideas, in a decadent and spoiled frame of a pagan world at palaeo-christian age. During the long period between «Giulietta degli spiriti» and «Satyricon», Fellini suffered a crisis: even though his life quietly passes according to a regular routine (night drives through Rome, week-ends at Fregene, some unexpected return to Rimini by night). He goes back then to an old plan «Il viaggio di Mstorna», this time too, he does not realize it. But he writes a book: «La mia rimini». He says that he does not know how to write a book and he writes a wonderful book: a love debt payed to his home-town. There is his whole world, the town of his youth, his friends, glamorous beauties of 1935, memories of the visit of the King to Forlì. There is also the regret for deserted places and the real astonishment for having left Rimini and found Miami instead. 1970 is the year of the long postponed contact with the television. New horizons open in front of him. For the television Fellini shoots a «special», «I clowns», which once again is a further homage to the fancied world he lived, dreamt, saw. «Roma» (1972) both expresses Fellini's hate and love to thi wonderful and terrible city, which after thirty years became his second fatherland, where he lives and works, but to which he never could or would be assimilated. The whole world of his dear Rimini

appears again in «Amarcord» (that means «I remember» in his dialect). Shot in 1973, this film is a poetic and homesick fresco of his country as .Casanova» (1976) is a song to old age and death. In 1978 he shoots «Prova d'orchestra», a film that provokes many discussions and polemics, mobilizing critics and stimulating audience to more understand the problems of our age. In 1979 Federico Fellini shoots «La città delle donne».

FEDERICO FELLINI

Né à Rimini, dans les Romagnes, en 1920; après avoir fait ses études dans sa ville natale, il commence à écrire pour un hebdomadaire florentin destiné auw enfants: «L'avventuroso». Les histoires, les vignettes sont les choses où il réussit le mieux. Venu à Rome, il fait le caricaturiste dans les restaurants et le dessinateur pour les journaux humoristiques «Marc’ Aurelio» et «420». Il écrit, en outre, des monologues satiriques (à graver sur disque) pour Aldo Fabrizi, avec liquel il voyage, à la suite d’une troupe de music-hall. C’est alors qu’il fait la connaissance de Giulietta Masina, avec laquell il crée, pour la radiodiffusion, les personnages de Cico et Pallina (Pallina, c’était G. Masina), héros d’une série de sketches comico-sentimentaux. Sa partenaire devient sa femme en 1943.

Après la Libération, Fellini, qui doit bien gagner sa vie, ouvre à Rome une série de nagasins, où les soldats des troupes aliée peuvent faire dessiner leur caricature, à garder comme souvenir ou à envoyer à leur famille. Quelque temps se passe encore, ainsi, dans l’attente, puis, finalement, voici le grand événement: il rencontre Roberto Rossellini, qui prépare, avec des moyens de fortune, son film «Roma città aperta». Rossellini lui demande de collaborer aux dialogues, et Fellini peut faire preuve de ses dons, dans ce domaine, intimement lié qu’il est au mouvement néo-réaliste.

L’association avec Rossellini se resserre: Fellini est promu sur le terrain assistant-metteur en scène, tout en restant dialoguiste, pour le films «Paisà» (1946), «Amore» (le sketch intitulé «Il miracolo - 1948), «Francesco, giullare di Dio» (1949), «Europa 51» (1952).

En outre, Fellini travaille aux dialogues de plusieurs films d’Alberto Lattuada («Il delitto di Giovanni Episcopo» - 1947 - «Senza pietà» - 1948) et de Pietro Germi («In nome della legge» - 1948 - «Il cammino della speranza» - 1951 - «La città si difende» - 1951 - «Il bandito di Tacca di Lupo» - 1952).

En 1951, Fellini signe son premier film - avec Alberto Lattuada, cependant -; il s’agit de «Luci del Varietà», où commence à se faire jour la poésie fellinienne, cette tendance à l’autobiographie, comprise, non pas comme une recherche du temps perdu au sens individuel, mais comme attitude. Fellini, évidemment ne le considérera jamais comme un film tout à fait à lui, si bien que lorsque, en 1963, il donnera à son dernier film de l’époque, comme titre, le nombre d’oeuvres réalisées, il choisira «Otto e mezzo» (Huit et demi). C’est de ses deux rencontres suivantes avec Tullio Pinelli et Ennio Flaiano que naît véritablement son premier film (et bien d’autres suivront): «Lo

sceicco bianco» (1952), satire des bandes dessinées et de leur mauvaise influence sur les gens trop naïfs. Présenté à l’Exposition de Venise, ce film est accueilli sidtraitement. Des années devront s’écouler, avant que «Lo sceicco bianco» soit réhabilité, encore que, dès 1953, «I vitelloni», une «coupe» de la bourgeoisie désœuvrée de province, qui s’alimente de chimérese, obtienne, à Venise, le Prix International; témoignage qui semble un peu une compensation.

«Amore in città» date aussi de 1953. Il s’agit d’un film à sketches, inspiré par une idée de Cesare Zavattini, et réalisé par Antonioni, Maselli et Zavattini, Fellini (la séquence de «L’agenzia matrimoniale»), Lattuada, Lizzani et Risi.

Avec «La strada» (1954) - autre Prix International à Venise, accompagné de témoignages internationaux divers et d’un prestigieux «Oscar» - Fellini approfondit ce qu’il avait ébauché dans «I vitelloni»: la découverte d’un monde où les hommes vivent côte à côte sans percevoir la solitude de chacun.

«Il bidone» (1955) est une démonstration a posteriori du thème de «La Strada», faite en opposant deux mondes différents, tout à l’avantage du premier.

Thème qui se trouve renversé dans «Le Notti di Cabiria» (1957), où la condition individualiste est décrite, cette fois, à travers le protrait d’une pauvre petite femme.

L’année 1960 est marquée par «La dolce vita», qui consacre la stature mondiale de Fellini. On retrouve, dans cette vaste fresque, tout ce qui a été ébauché dans les oeuvres précédentes: l’incommunicabilité, la désagrégation des consciences, un certain genre e mystique, le provincialisme.

En 1962, Fellini dirige l’un des sketches de «Boccaccio 70», intitulé «Le tentazioni del dottor Antonio».

L’individu, comme pivot autour duquel tourne une humanité évanescente, revient dans «Otto e mezzo» (1963) - «Oscar» et Grand Prix de Moscou - une sorte de calvaire spirituel et très douloureux à travers lequel, d’expérience en expérience, de tentative en tentative, le héros parvient à la fulguration finale, où, dans un rapport apaisé, la réalité, d’abord fuyante, devient une possession tranquille et joyeuse. Après «Giulietta degli spiriti» (1965), qui suscite des critiques contradictoires, Fellini ne produit plus rien pendant trois ans. Il ne revient à la caméra qu’en 1968, pour tourner un des sketches du film «Tre passi nel delirio», intitulé: «Toby Dammit».

En 1969, c’est le tour de «Satyricon», film d’idées et non d’images, ainsi qu’il le définit, situé dans le contexte de la décadence, et de la détérioration d’un monde paien à l’époque paléo-chrétienne.

Pendant la longue pause qui sépare «Giulietta degli Spiriti» de «Satyricon», Fellini, en fait, subit une crise: même si sa vie se déroule, extérieurement, selon la routine de toujours (les promenades en voiture à travers la Rome nocturne, les week-ends à Fregene, quelque retour inattendu, la nuit, à Rimini). Il revient alors à un vieux projet «Il viaggio di G. Mastorna»; mais, cette fois non plus, il ne plonge pas en profondeur. En tout cas, Fellini écrit un livre: «La mia Rimini». Il dit qu’il ne sait pas écrire et il écrit un livre splendide: une dette d’amour payée à sa terre natale. Il y a, là dedans, son monde tout entier, la ville de sa jeunesse, ses amis, les blondes fatales de 1935, le souvenir de la visite du Roi à Forlì. Il y a aussi le regret des lieux abandonnés, et la véritable stupeur d’avoir quitté Rimini et de retrouver, à sa place, Miami.

1970 est l’année du contact - si longtemps ajourné - avec la télévision. De nouveaux horizons s’ouvrent à son expression. C’est pour la télévision, en effet, que Fellini tourne «I clowns», un «special» qui est encore un acte d’amour à l’égard de son monde imaginaire, autrefois vécu, ou rêvé, ou perçu.

«Roma» (1972), exprime à la fois la haine et l’amour de Fellini pour cette ville merveilleuse et terrible, si belle et cependant monstrueuse, qui est devenue, depuis trente ans désormais, sa seconde patrie, où il vit e travaille, maic à laquelle il n’a jamais su, ou voulu, s’assimiler. Le monde tout entier de sa chère Rimini reparaît dans «Amarcord» (qui signifie, dans son dialecte «je me souviens»). Tourne en 1973, ce film est une fresque poétique et nostalgique de son pays, tandis que «Casanova» (1976) est le chant de la vieillesse et de la mort.

En 1978 il tourne «Prova d’orchestra», un film qui suscite de vastes débats et des polémiques très vives, mobilise les critiques e stimule le public à approfondir davantage les grands thèmes de notre temps. En 1979 Federico Fellini tourne «La città delle donne».

CP #17764

Production/Production:

Une Coproduction italo-française
Opera Film Produzione S.r.l. - Gaumont S.A.
en participation avec Franco Rossellini

Scénario/Screenplay:

Fellini - Zapponi, avec la collaboration de Brunello Rondi

Réalisateur/Director:

Federico Fellini

Image/Cameraman:

Giuseppe Rotunno

Interprètes/Cast:

Marcello Mastroianni - Anna Prucnal - Bernice Stegers

Musique/Music:

Luis Bacalov dirigée par Gianfranco Plenizio

Couleur/Colour:

Kodak

Ventes à l'étranger/Foreign sales:

Gaumont - Avenue Charles De Gaulle, 30 - 92200 Neuilly - France

